

Tour du monde aux Acacias

Depuis quelques mois, Manon allait mieux. Depuis quelques mois, Manon avait un projet, un vrai de vrai. Il occupait chacune de ses pensées du matin au soir et du soir au matin, et la tenait éveillée jusque tard dans la nuit. Elle ne comptait plus les heures qu'elle avait passées à tenter de lui donner forme, le nez penché sur son ordinateur, une tasse de café refroidi toujours à portée de main. D'ailleurs, elle ne parvenait même plus à se remémorer la dernière sortie entre amis qu'elle n'avait pas déclinée. Mais elle savait que ça en valait la peine. Parce qu'elle ne serait pas la seule à être heureuse au bout du compte. Et parce que c'était aujourd'hui, enfin, que les choses allaient se concrétiser.

Manon regarda sa montre. Il était déjà neuf heures passées. Pourtant, elle était levée depuis six heures ce matin - comment le temps avait-il pu filer si vite ? Elle s'affala sur son lit en soupirant et parcourut sa chambre du regard : le sol était jonché de vêtements et de livres en tout genre. Manifestement, avoir un projet ne l'avait pas rendue moins bordélique. Elle fit rapidement le calcul : sa valise n'était toujours pas bouclée, elle n'avait encore rien avalé et Sacha devait passer la prendre d'une seconde à l'autre. Oui, vraiment, il fallait s'activer. Manon se redressa, sauta dans le premier jean venu, fourra une marinière, un maillot de bain et une palette d'aquarelle dans la valise qui trônait au milieu de la pièce, décida que cette dernière était enfin terminée, et se précipita à la cuisine. Finalement, lorsqu'à peine cinq minutes plus tard l'interphone sonna, elle fut soulagée de constater qu'elle était prête.

Manon descendit tant bien que mal les quatre étages qui séparaient son studio du hall de l'immeuble, vacillant à chaque marche sous le poids de son imposante valise qu'elle tenait fermement, les mains crispées sur les poignées supérieure et latérale. A cet instant précis, elle maudissait son côté plus-que-prévoyante qui l'obligeait à emporter partout avec elle tout un tas d'affaires et d'objets « au cas-où », et se jura qu'à son retour, elle se pencherait sur ce problème plus qu'envahissant.

Lorsqu'elle sortit sur le parvis de son immeuble, Manon fut saisie par la fraîcheur vivifiante de cette matinée d'automne. Elle enfouit son nez dans son écharpe, et regarda autour d'elle. Quand enfin elle aperçut Sacha adossé à sa voiture stationnée quelques mètres plus loin, son visage s'illumina. Qu'elle était heureuse que ce soit lui qui l'accompagne pour ce jour si important à ses yeux. Elle se précipita vers lui, lui lança un bref « Salut grand frère ! » en lui plantant un rapide baiser sur la joue, fourra sa valise dans le coffre avant même qu'il n'ait eu le temps de bouger le petit doigt et se glissa sur le siège passager avant. Sacha grimpa à son tour, mit le contact de sa petite voiture qui émit un ronron réconfortant et s'immisça dans la circulation matinale.

Sacha filait sur la départementale dégagée, lunettes de soleil vissées sur le nez et musique à fond. Queen, c'était vraiment magique, même depuis la radio de sa petite C3 vieille de 15 ans. Manon, elle, avait la tête appuyée sur la vitre passagère avant et le regard perdu dans le paysage de campagne qui défilait. Comme à chaque trajet en voiture, elle ne pouvait s'empêcher de laisser son esprit s'évader. Là, tout de suite, elle repensait au chemin qu'elle avait parcouru ces derniers mois, à tout ce qu'elle avait traversé avant d'enfin entrapercevoir une lumière au bout du tunnel. D'abord, il y avait eu la chute, aussi soudaine que vertigineuse. C'était un matin de mai, elle s'en souvient comme si c'était hier. Ce matin-là, elle n'avait tout

simplement pas trouvé la force de quitter son lit pour se rendre au bureau. Elle avait cru à un mauvais virus mais rebelote le lendemain, puis le surlendemain. Une semaine plus tard, le médecin avait posé son diagnostic, à la fois si commun et pourtant si terriblement déstabilisant : « vous faites un burn-out Madame. Du repos, du repos, du repos. On va commencer par deux semaines d'arrêt. ». Sans surprise, les deux semaines s'étaient vite transformées en longs mois. Elle était devenue incapable de tout, et s'en voulait terriblement. Elle devait son déclic salvateur à son frère Sacha, qui, lors d'un week-end passé dans leur vieille maison de campagne familiale, avait remis la main sur une vieille photo qui avait ravivé en elle l'ambition et l'optimisme qu'elle croyait avoir perdus à jamais. Sur cette photo dont les couleurs avaient viré au jaune à mesure que le temps avait passé, on distinguait cinq enfants assis autour d'une grande table de jardin en plastique blanc installée dans ce qui avait l'air d'être la cour d'une maison. Le plus vieux d'entre eux devait avoir à peine dix ans. La table était jonchée de feuilles blanches et de crayons de couleurs et l'un des enfants, une petite fille aux longs cheveux couleur feu rassemblés en une tresse dont s'échappaient quelques mèches folles, arborait un sourire radieux, et avait l'air de raconter tout un tas de choses aux quatre autres en pointant du doigt les dessins étalés devant eux. Cette petite fille, c'était Manon. A l'époque de la photo, elle passait toutes ses vacances dans la maison familiale avec son frère et ses cousins. Et, la plupart du temps, c'était elle qui inventait les activités qui occuperaient les journées du petit groupe : un bon moyen de canaliser son imagination débordante. Manon était restée longtemps à regarder cette photo en silence. Silence que Sacha avait brisé avec enthousiasme :

- Tu te rappelles ? C'était vraiment le meilleur, cet été-là.
- Ah oui ? Manon avait l'esprit embrumé et peinait à faire remonter ses souvenirs.
- Mais oui ! On était verts d'être coincés deux mois à la maison sans partir, alors on avait construit des tipis avec des branches de la forêt d'à côté. Là, on dessinait les plans !
- T'as raison Sacha, je crois que ça me revient. On avait même dormi dedans pendant toute une semaine, maman était folle.
- On s'endormait en se racontant des histoires de Cow boys à la lampe torche. Je crois que c'est parce qu'on avait vu Indiana Jones à la télé. T'étais vraiment la meilleure pour raconter les histoires.

Après cette conversation, Manon et Sacha s'étaient assis sur les vieilles balançoires du jardin et avaient commencé à refaire le monde, à reparler de leurs rêves de gosses. Manon voyait ça comme de vaines naïvetés d'enfants, mais Sacha lui avait rappelé avec tant d'entrain ses rêves d'évasion et son besoin viscéral de sentir qu'elle apportait un peu de joie aux autres qu'elle avait recommencé à y croire. Alors, tous les deux, ils avaient entrepris de dessiner un nouvel avenir à Manon. Le plus loin possible de celui qu'elle s'était autorisée à imaginer ces dernières années, depuis le bureau de ce travail qu'elle exécrait mais n'osait pas quitter. Il fallait bien réussir à remplir le frigidaire. A quel moment avait-elle arrêté de rêver ? Et c'est après des heures de discussions animées que Sacha et Manon avaient trouvé un projet pour elle, en lequel elle croyait dur comme fer.

Sacha quitta la départementale et ralentit, on arrivait en ville. A mesure que la voiture se rapprochait de sa destination finale, Manon sentait l'anxiété monter et lui enserrer un peu plus la gorge. Sacha finit par stationner la petite C3 devant un grand bâtiment marron de forme cubique style années 70, sans charme et muni de grandes portes vitrées. Il coupa le moteur, se tourna vers Manon, la prit par les épaules et l'encouragea d'une voix calme et assurée : « Petite sœur, t'es largement à la hauteur. Je te promets qu'ils vont adorer ». Manon respira un grand coup, sortit de la voiture, récupéra sa grosse valise et disparut à l'intérieur du bâtiment.

Le hall était muni d'un comptoir derrière lequel siégeait une petite femme brune d'une quarantaine d'années au visage rehaussé de lunettes ornées d'un motif python approximatif et à l'air un peu fatigué. Dès qu'elle vit Manon, elle lui fit signe de venir se présenter au comptoir. Manon lui déclina son identité, et le visage de la femme se fendit d'un sourire chaleureux. Elle montra d'un geste de la main le couloir qui partait sur la gauche du comptoir en lui précisant que le reste de l'équipe était déjà arrivé et l'attendait dans la salle commune. Manon connaissait très bien les lieux : elle s'y était rendue un nombre incalculable de fois ces derniers mois pour affiner les contours de son projet.

Manon atteignit rapidement la salle commune et fut heureuse d'y retrouver des visages familiers. Ils étaient tous là, l'équipe au complet. Elle les salua un à un, ils n'étaient pas si nombreux – cinq en tout – et alla se servir un café. Un double, même. Elle sortit son portable pour regarder l'heure : elle décida qu'il était l'heure de s'y mettre. Manon fit signe à tous de venir s'asseoir dans les gros canapés verts qui formaient un petit coin salon confortable et, chacun eut pris place, elle commença le « briefing » de la troupe, sachant exactement ce qu'elle avait à dire. Elle se sentait à l'aise, à sa place dans ce rôle, et toute l'anxiété qu'elle avait pu éprouver jusqu'alors avait disparu. Après avoir remercié chacun des participants pour leur engagement sans faille, elle attrapa un cahier de notes dans son sac à dos et se lança avec entrain dans la répartition des chambres.

- Bon alors, c'est très simple. Alexia, le road trip au Laos sera chambre 417. Isabelle, tu pars à Londres chambre 228. Laurent, la visite du musée du Louvres c'est chambre 204. Mansour, tu seras en chambre 312 pour Saint-Pétersbourg. Prisca, toi, c'est la 407 pour le Japon. Bon et moi, pour finir, je serai en Bretagne à la 202. Tous nos voyageurs sont déjà prévenus de notre arrivée et nous attendent avec impatience. On se retrouve dans deux heures à la salle commune pour le débrief. Sur ce, bon voyage !

Chacun ramassa ses affaires, salua les autres et partit en quête de la chambre qui lui avait été attribuée. Manon fut la dernière à quitter la salle commune.

La Chambre 202 était située dans l'autre aile du bâtiment. Manon prit l'ascenseur jusqu'au 2^e étage et s'engagea dans un dédale de couloirs mal éclairés. Une jeune femme en blouse blanche sortit précipitamment d'une chambre sur sa droite au moment où elle passait devant, ce qui la fit sursauter. Enfin, Manon arriva devant la 202. Elle frappa à la porte et entendit une voix sourde s'élever de l'autre côté : « Ah, ce doit être Manon qui vient passer la matinée avec vous ! ». Puis elle vit la poignée s'abaisser, et la porte s'ouvrit sur un jeune homme également vêtu d'une blouse blanche qu'elle ne se rappelait pas avoir déjà aperçu lors de ses précédentes venues. Ce dernier lui sourit et lui fit signe d'entrer. « Je viens d'aider Madame Durant à s'installer dans son fauteuil. Elle est un peu fatiguée mais je crois qu'elle est vraiment heureuse que vous soyez là. Bon allez, je vous laisse, je dois avoir vu tout l'étage avant midi, moi. » Sur ces mots, il quitta la pièce au pas de course en refermant la porte derrière lui.

Madame Durant avait à peu près quatre-vingt-dix ans, mais elle ne les faisait pas vraiment. Comme tous les matins, elle avait pris le temps de brosser ses cheveux et de s'appliquer une touche de rouge à lèvres rouge vif, sa marque de fabrique, comme aimaient à le lui dire les infirmières. Le temps qui passe n'avait eu aucune prise sur son humour décapant, et elle avait encore toute sa tête. Ou presque. Il lui arrivait parfois d'oublier l'heure de diffusion de « Nus et culottés », ce qui avait le don de la mettre particulièrement en rogne. Elle avait atterri à la maison de retraite des Acacias par une belle journée d'été ensoleillée il y a de ça presque cinq ans. Ses deux enfants habitant à plus de trois cents kilomètres et, avec sa difficulté croissante à se déplacer, il avait fallu faire un choix. Elle n'en était pas si mécontente : le personnel était adorable et elle pouvait lire et regarder la télé en paix. Mais pour elle qui

avait voyagé aux quatre coins du monde toute sa vie durant, s'asseoir sur le même petit banc du même petit parc presque chaque jour n'était pas si divertissant. Et puis, voir ses enfants tous les six mois n'était pas non plus si satisfaisant. Certes, ils l'appelaient bien de temps en temps, mais ça durait souvent dix minutes pas plus. Il fallait qu'elle comprenne : ils avaient des tas de choses sur le feu, eux. Il n'empêche que Madame Durant se demandait souvent si l'on ne l'avait pas oubliée pour de bon. Alors, quand la directrice des Acacias lui avait proposé qu'une association vienne pour une séance d'évasion, elle avait tout de suite été emballée. Elle avait demandé la Bretagne, parce qu'elle y avait passé tous ses étés, quand elle était encore dans sa vingtaine. Et ça tombait bien, parce que Manon en revenait, avec des souvenirs plein la tête à partager.

Manon s'assit en face de Madame Durant, sur la chaise que l'aide-soignant avait dénichée pour elle. Elle se présenta et lui réexpliqua avec douceur l'objet de sa venue : on allait parler, échanger et surtout voyager. Elle fut heureuse et soulagée de voir que Madame Durant la regardait avec curiosité et intérêt. Manon ouvrit sa valise et commença par en sortir deux posters géants qu'elle placarda à l'aide de Patafix sur les murs décrépits de la chambre. L'un d'eux représentait le port de la Roche-Bernard et l'autre une charmante pénichette blanche qui naviguait sur la Vilaine, entourée d'un paysage verdoyant et d'un ciel bleu magnifique. Manon sortit aussi tout un tas de photos qu'elle étala sur la table devant sa passagère, un set complet d'aquarelle, une maquette de voilier, un drapeau de la Bretagne qu'elle ficela à la poignée de la porte ainsi qu'un plan de navigation fluviale. Elle souffla un coup puis replongea dans sa valise pour en sortir une marinière qu'elle enfila. En se redressant, elle remarqua que Madame Durant tentait de réprimer un sourire à la vision de tout cet étalage. Manon avait conscience du caractère quelque peu inhabituel de sa visite.

Lorsque tout fut installé, enfin, elle s'embarqua dans son épopée.

- Alors voilà Madame Durant. Vous voyez ce petit port, là, au mur ? C'est ici qu'on embarque. Et cette pénichette, c'est la nôtre. Manon pointa du doigt la deuxième photo. On m'a dit que vous adoriez peindre. Alors on va naviguer jusqu'au plus beau des paysages. Enfin selon vous. Et puis on le peindra, pour ne jamais l'oublier.

A l'évocation de la peinture, les yeux de Madame Durant parurent s'illuminer. Quelque chose en elle venait d'être ravivé.

- Vous savez, vous pouvez m'appeler Alba. Durant, c'était mon mari. Moi, je préfère être Alba, juste Alba.
- Je comprends, c'est vraiment joli Alba, répondit Manon avec bienveillance.

Manon reprit son récit. Elle fit monter Alba sur le rocher qui surplombait la Roche-Bernard et lui montra la vue, à couper le souffle, photos à l'appui. Le village, le fleuve à perte de vue et les voiliers voguant vers la mer. Ensuite, elles étudièrent le plan de navigation et le chemin qu'elles allaient parcourir. La route allait durer sept jours, toujours en remontant la Vilaine. Est-ce qu'il pleuvrait ? Peut-être. Il valait mieux garder son k-way à portée de main. Manon le sortit de sa valise. Elle le passa et décida qu'il était temps de s'installer à la barre, située à l'extérieur du bateau, sur le toit. En moins de trente minutes, Manon et Alba avaient déjà passé trois écluses et deux villages, surpris un héron en plein vol et aperçu l'épave d'un voilier qui semblait comme figé par le temps, à moitié englouti dans les eaux troubles du fleuve. Alba était vite entrée dans le jeu. Elle posait les yeux sur chaque nouvelle photographie, sur chaque nouvel objet que Manon extrayait de sa valise avec toute l'attention dont elle était capable à son âge avancé. Elle prenait aussi de temps en temps ce drôle d'air songeur. Manon ne l'avait pas encore compris, mais Alba venait de plonger très profond dans les méandres de ses propres souvenirs. La croisière prit fin au port de Redon.

Quand Manon eut fini son récit, Alba farfouilla dans les photos étalées devant elle, aussi vite que ses mains noueuses le lui permettaient. Elle s'arrêta sur une photo de la pénichette amarrée devant une écluse, attendant son tour pour s'élancer dans l'étroit couloir de pierre. Les couleurs étaient belles. La porte rouge de l'écluse tranchait avec le reste. Deux jeunes hommes étaient assis à l'arrière de la pénichette et riaient aux éclats. Cette photo lui plaisait bien.

- C'est ça que je vais peindre, annonça-t-elle à Manon. Et si c'est pas trop moche, ça restera sur mon mur. Pour égayer.

Manon s'empressa d'aller chercher un verre d'eau pour les pinceaux et étala tout le matériel sur la table. Elle choisit elle aussi une photo à peindre : sa préférée, le voilier englouti. Manon n'eut pas besoin d'expliquer quoi que ce soit à Alba. Elle connaissait bien l'aquarelle. Et, bien que gênée par le tremblement incessant de sa main, elle parvint à une esquisse au crayon de papier plus que satisfaisante. Alba attrapa la feuille sur laquelle elle avait griffonné et la tint le plus loin possible d'elle, du bout des bras. Juste pour se rendre compte de ce que ça pouvait donner quand on prenait un peu de distance. Elle était contente de voir ce que son vieux corps rouillé lui permettait encore de faire. Alba choisit un gros pinceau et entreprit de diluer un peu de peinture verte. Elle voulait commencer par donner vie aux arbres tout autour du bateau.

Manon observait sa progression avec admiration. Elle se rappela qu'Alba avait dit avoir déjà arpenté ces paysages pour de vrai, et eut envie d'en savoir plus. Alors elle le lui demanda. Alba eut un sourire nostalgique. Puis elle expliqua. Redon, elle y avait passé beaucoup d'étés, de sa seizième à sa vingt-quatrième année. A cette époque, elle y était expédiée par sa mère pour passer l'été chez ses grands-parents, et s'était fait toute une bande d'amis là-bas. Ils se rejoignaient souvent le soir en cachette pour boire des coups. Ah, qu'est-ce qu'ils avaient rigolé. Parmi ces jeunes, il y avait un certain Charles. Charles Durant. Un vrai casse-cou. Un jour, il l'avait emmenée, juste elle, sur le vieux voilier de ses parents, et ils s'étaient embrassés pendant des heures à la lueur du soleil couchant. Ils étaient restés si tard, là, sur l'eau, tous les deux, à parler de tout et de rien, qu'il faisait nuit noire lorsqu'ils étaient rentrés au port. C'en était suivie la plus grosse dispute qu'elle n'avait jamais eue avec ses grands-parents. Mais cela n'avait eu aucun effet sur elle. Elle venait de commencer une histoire pleine d'aventures, une histoire qui durerait plus de soixante ans.

Les yeux d'Alba étaient embués de larmes. Elle prit les mains de Manon dans ses vieilles mains ridées à la chaleur réconfortante.

- Merci, murmura-t-elle. Merci pour ce beau voyage.

Manon fut touchée à son tour. Elle promit à Alba qu'elle reviendrait la voir. A ces mots, Alba lui répondit timidement :

- Et on partira où, la prochaine fois ? J'aimerais tant refaire le tour du monde.

Dix années avaient passé depuis le premier « tour du monde » organisé par Manon aux Acacias. Depuis, l'association avait pris tant d'ampleur qu'elle comptait maintenant plus de cinq cents bénévoles, qui officiaient un peu partout en France et plus seulement aux Acacias. Les activités de l'association s'étaient aussi bien diversifiées. On ne faisait plus que

raconter les voyages. On en organisait pour les collégiens qui ne partaient jusqu'alors pas en vacances, et qui passaient ensuite quelques heures auprès de personnes âgées pour échanger sur telle ou telle région, tel ou tel petit coin de paradis.

Au fil du temps, Manon avait créé de nouveaux récits, sur la base de ses propres voyages. Elle avait aussi appris à accepter tous les profils de voyageurs : ceux qui l'écoutaient avec attention, participaient avec joie aux activités qu'elle proposait et lui racontaient à leur tour leurs récits les plus fantasques de leur vie mais aussi ceux qui s'endormaient après cinq minutes passées avec elle ou préféraient lui proposer une partie de cartes sur fond de « Questions Pour un Champion ».

A ce stade, elle pensait avoir mené l'association jusqu'à son plus haut niveau. Jusqu'à cet appel. Il ne dura pas longtemps, mais suffisamment pour la chambouler. A l'autre bout du fil, une voix joviale et assurée. « On vous veut dans l'émission le mois prochain, c'est possible ? ». Manon sentit le stress monter : dans moins d'un mois, elle passerait à la télé. Alors, elle commença à réfléchir à tous les messages qu'il fallait faire passer. Oui, on avait encore besoin de bénévoles. Oui, il y avait des effets bénéfiques à ces interventions si l'on en croyait les médecins. Et non, elle n'était pas submergée par tout cet engouement. Juste fière du travail accompli. Et d'avoir transporté pas moins de deux cent quatre-vingt-dix passagers, à travers soixante-quinze destinations différentes. Elle avait compté.